

Que signifie « Adorer » pour les chrétiens orthodoxes

Le Christ a accompli le sacrifice parfait. Il est ressuscité des morts, Il est monté aux Cieux. Mais pour nous que cela peut-il signifier ? Comment pourrais-je, moi qui vis deux mille ans après cet évènement miraculeux et extraordinaire, profiter de ce sacrifice ? Comment puis-je accomplir moi-même cette adoration parfaite dont il est le modèle ?

Les Adorateurs que le Père recherche

La soif de Dieu que le Christ a ressentie en tant qu'homme, récapitule celle de toute l'humanité à travers l'Histoire. Elle va également à la rencontre du désir que le Père éprouve.

Lorsqu'il dit : « Car tels sont les adorateurs que recherche le Père », il montre tout le souci qu'à Dieu de sauver l'humanité de son état, de cette impasse dans laquelle elle s'est engagée. « Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en Lui ne se perde pas mais ait la vie éternelle » (Jn 3,16).

Ce qui s'est passé pour la Personne du Christ n'était pas appelé à demeurer un fait isolé, limité à sa seule Personne. **La volonté du Père est que tous, à travers les âges, s'unissent à la réalité nouvelle que l'œuvre du Christ a instaurée, que tous s'unissent au Fils pour l'adorer, Lui, le Père.**

Le Père éprouve un désir profond d'avoir des adorateurs qui l'adorent « en esprit et en vérité » et ce désir date de la chute d'Adam, de son expulsion hors du Paradis. Tout ce qu'il a accompli entre-temps visait à venir à la rencontre de l'homme, à le sauver de son état.

D'une certaine manière, on pourrait dire, au risque de friser le blasphème, que le Père éprouve lui aussi une certaine soif des hommes.

Le mouvement d'amour vers le Père

Ce désir profond est englobé dans l'amour immense, totalement inconcevable pour l'esprit humain que le Père éprouve pour son Fils dans le Saint Esprit.

En se revêtant de notre humanité, en partageant notre condition jusqu'au plus profond de la souffrance physique et morale, en supportant la plus criante injustice de l'Histoire du monde, frappé du plus cruel châtement que les hommes aient pu inventer, le Christ n'a pas seulement accompli le seul et unique sacrifice parfait qui permette enfin d'étancher la soif de Dieu chez les hommes.

Il nous a fait entrer dans le mystère de ce mouvement d'amour inexprimable pour le Père, mouvement qui nous entraîne tous à sa suite et qu'il fait partir du plus profond de la perdition, du creux des enfers. Car **toute l'œuvre du Christ est d'abord une montée sacrificielle vers le Père**, le plus sublime, le plus extraordinaire mouvement d'amour qui puisse se réaliser sur terre.

Les mystères de l'Eglise

Mais, une fois encore, comment, concrètement, entrer dans ce mouvement, **comment s'unir à cette adoration ?** En étant baptisé, puis confirmé (chrismé) par l'onction du saint chrême et en communiant à l'Eucharistie.

Les sacrements de l'Eglise se situent tous dans cette réalité pascale, dans ce « passage » du Christ à travers la mort où Il réalise le sacrifice ultime. Ainsi, **le baptême est une participation mystérieuse à la Pâque du Christ**. Le vieil homme en nous meurt dans les eaux du baptême, nous sommes régénérés en un homme nouveau. En ressortant du baptistère, nous ressuscitons avec le Christ, nous devenons ses cohéritiers. **Ce « passage » à travers la mort, nous unit à son acte d'offrande au Père.**

Adorer le Père

Par les mystères de l'Eglise nous entrons dans la communion de l'amour du Père, nous participons mystérieusement à cet amour qui rayonne entre les trois Personnes.

Saint Paul enseigne dans l'épître aux Romains que, par la grâce de l'Esprit reçue au baptême, nous sommes devenus fils adoptifs du Père, partageant l'héritage du Fils.

Il est caractéristique que **le Christ parle « d'adorer le Père »**. Il ne dit pas d' « adorer Dieu » ou « adorer le Seigneur ». Il parle du Père, comme lorsqu'il enseigne le *Notre Père* à ses disciples qui veulent apprendre à prier.

La révélation du Christ a apporté une nouveauté inouïe : Dieu n'est pas plus le Dieu jaloux et vengeur qui commande de lapider quiconque ne respecte pas la *Torah*. **Le Christ a apporté l'expiation définitive** : plus aucun péché n'obstrue maintenant le passage qui conduit à l'amour du Père, où plutôt qui permet à cet amour d'accéder jusqu'au cœur de l'homme.

Tous les hommes peuvent accéder, au sein de l'Eglise, à l'Amour du Père. Tous peuvent entrer dans le mouvement de montée vers Dieu qui est celui de l'Eglise, Corps du Christ, continuant à travers le temps et l'espace, à travers le monde et l'histoire, en communiant au Corps et Sang précieux être aimé du Père directement, participer au Banquet nuptial de l'union entre Dieu et les hommes. Ainsi, ils deviennent des fils de Dieu en vérité, capables d'adorer le Père « en esprit et en vérité » en suivant le modèle unique donné par le Fils.

Le nouveau sacerdoce

Désormais, les fidèles communient à ce Sacrifice. En dehors des holocaustes où les victimes offertes en sacrifice étaient totalement brûlées, il était d'usage dans le

sacrifice mosaïque que les prêtres et les lévites mangent la chair des taureaux ou des béliers sacrifiés.

Dans la Nouvelle Alliance, tous les baptisés étant une « race de prêtres, un sacerdoce royal » communient au sacrifice ultime du Christ en mangeant son Corps et en buvant son Sang. Mais cela s'accomplit à travers un symbole sacramentel : le pain et le vin devenant mystérieusement le Corps et le sang par la descente du Saint Esprit.

D'une certaine manière, une forme de sacrifice demeure encore dans l'Eglise, avec son sacerdoce (celui des évêques et des prêtres) et ses lévites (diacres). Ce sacerdoce se trouve être « selon l'ordre de Melchisédech » (Ps 75.3 ; Gen 14,17-20 ; Hébr7,11 ; 7,15-19).

Le sacerdoce ministériel

Le sacrifice de Melchisédech se caractérisait par une offrande de pain et de vin ; il s'agissait donc d'un sacrifice non sanglant. Un chrétien y reconnaîtra sans peine une préfiguration de l'Eucharistie.

Au cours de la liturgie eucharistique, le prêtre offre le pain et le vin à Dieu. Mais cette offrande est en fait l'image sacramentelle du sacrifice unique du Christ. Il est le signe visible de la réalité invisible de l'ultime offrande du Christ pour la vie du monde.

Après avoir fait mémoire de cette offrande historique et de l'institution de l'Eucharistie, le prêtre offre lui-même le pain et le vin au Père, en élevant la patène et le calice. Immédiatement après, il demande au Père de faire descendre son Esprit Saint sur les dons présentés (et sur l'assemblée) pour qu'ils deviennent le Corps et le Sang du Christ.

L'offrande du pain et du vin est réel : il y a bel et bien un sacrifice authentique qui est accompli sans effusion de sang. Mais ce Sacrifice n'est que l'icône

sacramentelle de l'unique sacrifice du Christ dont il fait mémoire. Il est une image mystérieuse révélant ce sacrifice ultime en le reproduisant symboliquement par l'offrande du pain et du vin. Il n'a qu'une valeur relative, lié à la mémoire du Christ. « Faites ceci en mémoire de Moi » avait commandé le Christ en instituant l'Eucharistie au soir du Jeudi Saint.

C'est justement le fait mystérieux et paradoxal de la mémoire sacramentelle qui crée le lien entre les deux, qui fait que l'offrande visible du pain et du vin introduit dans l'offrande éternelle du Corps et du Sang du Christ réalisée par lui sur la Croix.

Loin d'être une fin en soi, **le sacrifice sacramentel est une porte ouvrant sur le banquet du Royaume par laquelle les baptisés peuvent communier au Corps et Sang du Christ.**

De ce fait, il y a un sacerdoce dans l'Eglise –appelé sacerdoce ministériel – lié à une forme de sacrifice qu'il est seul apte à accomplir concrètement. Lui seul peut offrir le pain et le vin et célébrer les sacrements. Cependant ce sacerdoce s'inscrit au sein d'un autre sacerdoce, celui du Christ, qui lui est supérieur et dont il n'est que l'image. Ce dernier est offert à tous les baptisés oints du saint chrême, sans exception, même si bien peu le réalise en plénitude.

Par le sacerdoce royal des baptisés (*sacerdoce du Christ*), les fidèles peuvent s'unir à l'offrande au Père accompli par le Christ.

Le sacerdoce ministériel existe en vue de l'accomplissement du sacerdoce royal des fidèles. Il n'existe pas pour lui-même, mais en vue du bien de l'Eglise. C'est par lui, et par lui seul, que le sacerdoce royal des fidèles se transmet, par le baptême et la chrismation.

C'est par les sacrements administrés par le clergé que ce sacerdoce royal se fortifie dans la grâce, principalement par l'Eucharistie, mais aussi par des

sacrements comme le mariage, la confession et l'onction des malades qui introduisent ou réintroduisent dans la réalité de l'ultime sacrifice du Christ. Ces actes sacramentels permettent aux fidèles d'accéder à la réalité du sacerdoce dont ils sont revêtus (1). Les sacrements sont des portes qui ne peuvent être ouvertes que par ceux qui ont été choisis par l'Eglise et qui ont reçu le charisme par l'imposition des mains. A la suite des sacrements, une fois cette grâce reçue, le fidèle la fait fructifier dans la vie spirituelle et ecclésiale.

Le sacerdoce royal des fidèles

Que signifie ce « sacerdoce royal », pour moi qui suis ni évêque et ni prêtre et comment puis-je l'accomplir ?

On cherche à situer ce sacerdoce par rapport à l'Eucharistie et aux sacrements, alors qu'en fait il s'exerce d'abord dans la vie spirituelle de chacun. **Chacun est le prêtre et l'offrande de sa propre vie.** Chacun en s'offrant lui-même sur l'autel de son cœur à l'amour de Dieu, en s'oubliant lui-même pour obéir à Dieu, à son Evangile, dans un acte d'amour et d'abandon de soi.

Jusqu'où cela peut-il aller ? Très loin, jusqu'à l'effusion de sang dans le martyre. N'oublions pas cependant qu'il n'y avait pas seulement des sacrifices sanglants dans l'Ancien Testament. D'autres formes d'offrande à Dieu existaient, notamment le « sacrifice de louange ». La prière en est une des formes les plus simples.

(1) : Cela n'empêche pas l'Esprit Saint de souffler où Il veut en dehors des sacrements. Mais nous sommes alors dans le domaine de l'incertitude, de l'aléatoire ; cela dépend entièrement de la liberté divine. Les sacrements sont pour les chrétiens, au moment où ils sont administrés, l'assurance positive et la certitude d'un don de la grâce divine, parce qu'ils ont été institués par le Christ et transmis et accomplis par l'Esprit Saint dans l'Eglise. Ce que devient cette grâce est un autre problème.

Quiconque consacre un peu de son temps, de sa peine, de sa douleur, de ses soucis pour prier Dieu, et lui offrir tout ce qui fait sa vie, ses joies comme ses peines, accompli réellement un sacrifice qui appartient au sacerdoce royal dont il est revêtu.

Quiconque exerce la miséricorde envers son prochain, quiconque prend sur lui de ne pas laisser libre cours à sa colère ou à sa volonté de vengeance accomplit un sacrifice qui dépasse toutes les offrandes des boucs, d’encens et de taureaux.

Invocation du Nom

Pour illustrer cela, on peut faire digression en se référant à un aspect particulier du sacerdoce lévitique : l’invocation du Nom. On se rappelle que le seul Grand Prêtre pouvait prononcer le Nom ineffable du Seigneur, le tétragramme dont les voyelles sont inconnues (1). Cette invocation ne se faisait qu’une fois l’an, pour la fête d’expiation, dans le secret du Saint des Saints.

La réalité mystérieuse de l’Eglise a donné accès au Nom ineffable de Dieu, dans le nom de son Fils incarné : « Jésus ». Au moment où le Christ est monté sur la Croix, le rideau du Temple s’est déchiré en deux nous dit saint Matthieu. En accomplissant son ultime sacrifice d’expiation, le Christ nous a ouvert l’accès au Saint des Saints en faisant de nous une « race de prêtre ». Ce faisant Il nous est permis d’invoquer son Nom, ce nom qui a remplacé celui révélé à Moïse dans le Buisson ardent du Sinaï.

Invoquer le Nom de Jésus est en fait une prérogative sacerdotale du peuple de Dieu. Ainsi, la « prière de Jésus » reposant sur la répétition inébranlable du Nom de « Jésus » (signifie en hébreu : Dieu sauve) est une manière particulière d’accomplir notre sacerdoce royal.

(1) : A la suite de la traduction grecque des Septantes, les orthodoxes préfèrent de loin le remplacer par le mot « Seigneur » équivalent d’Adonaï.

Un moine de l'Eglise d'Orient (le père Lev Gillet) écrit à ce sujet : « Prononcé par nous, le "Nom de Jésus" nous aide à transfigurer le monde entier en Jésus Christ. Cela est vrai de la nature inanimée elle-même. L'univers matériel, qui n'est pas seulement le symbole visible de l'invisible beauté divine, mais qui s'efforce en gémissant vers le Christ et dont un mouvement mystérieux élève tout le devenir vers le Pain et le Vin du salut, cet univers murmure secrètement le nom de Jésus "les pierres elles-mêmes crieront..." (Luc 19,40) et il appartient au ministère sacerdotal de chaque chrétien d'exprimer cette aspiration, de prononcer le nom de Jésus sur les éléments de la nature, les pierres et les arbres, les fleurs et les fruits, la montagne et la mer, de donner son accomplissement au secret des choses, d'apporter la réponse à cette longue, muette et inconsciente attente. Nous pouvons aussi transfigurer le monde animal. Jésus qui proclama qu'aucun passereau n'est oublié par le Père et qui séjourna dans le désert avec les animaux (Mc 1,13), n'a pas laissé les bêtes hors de sa bonté et de son influence. Comme Adam dans le Paradis, nous avons à donner un nom à tous les animaux ; quelque soit le nom que la science leur donne, nous invoquerons sur chacun d'eux le « Nom de Jésus », leur rendant ainsi leur dignité primitive que si souvent nous oublions et rappelant qu'ils sont créés et animés par le Père en Jésus et pour Jésus. Mais c'est surtout par rapport aux hommes que le Nom de Jésus nous aide à exercer un ministère de transfiguration. Jésus qui, après la résurrection, voulut plusieurs fois apparaître aux siens, "sous une autre forme" (Mc 16,12), continue à nous rencontrer, voilé, dans notre vie quotidienne et à nous confronter avec cet aspect si important de la présence : sa présence en l'homme. Ce que nous faisons au moindre d'entre nos frères, c'est alors à Lui que nous le faisons. C'est sous les traits des hommes et des femmes que nous pouvons, par les yeux de la foi et de l'amour, voir la face du Seigneur ; c'est en nous penchant sur la détresse des pauvres et des malades, des pécheurs, de tous les hommes, que nous pouvons poser notre doigt sur la marque des clous, plonger notre main dans le côté percé,

acquérir la conviction personnelle de la résurrection et de la présence réelle de Jésus Christ dans son Corps mystique et dire avec Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu » (Jn 20.28). Or le nom de Jésus est un moyen concret et puissant de transfigurer les hommes en leur plus profonde et divine réalité. Ces hommes et ces femmes que nous croisons dans la rue, l'usine, le bureau, et ceux-là surtout qui nous semblent irritants et antipathiques, allons vers eux avec le nom de Jésus dans notre cœur et sur nos lèvres ; prononçons silencieusement sur eux ce nom (qui est leur vrai nom) ; nommons-les de ce nom dans un esprit d'adoration et de service. Consacrons-nous à eux d'une manière pratique, ...et c'est à Jésus Christ qu'en eux nous nous consacrons ; par la reconnaissance et l'adoration silencieuse de Jésus emprisonné dans le pécheur, dans le criminel, dans la prostituée, nous délivrons d'une certaine manière et ces pauvres geôliers et notre Maître. Si nous voyons Jésus en chaque homme, avec une vision nouvelle et avec un don nouveau de notre propre cœur. Nous pouvons ainsi (autant qu'il est en nous) transformer le monde et faire nôtre la parole de Jacob à son frère : « J'ai vu ta face, et c'est comme si j'avais vu la face de Dieu » (Gn 33.10) ».

Le martyr comme couronnement

Les martyrs ont offert l'exemple le plus précieux et le plus éclatant de cette offrande sacrificielle poussée à son ultime perfection. Ils ont versé leur sang en témoignage de l'Évangile, à la suite de l'ultime témoignage du Christ donnant sa vie sur la Croix.

En le suivant jusqu'au bout de son engagement, en l'imitant en tout, jusqu'à pardonner à leurs bourreaux ainsi que le fit saint Étienne, le premier Martyr, ils ont accompli le même sacrifice, ils ont réalisé la même offrande. Mais ils n'ont pu le faire qu'en étant uni au Christ, en participant à son unique sacerdoce, avec la force du même Esprit Saint.

Le sacrifice des martyrs n'a pas été une offrande différente : c'est l'unique adoration du Christ qui s'est perpétué en eux, c'est le sacerdoce royal, « selon l'ordre de Melchisédech », dont ils ont été revêtu au baptême, qui s'est accompli en eux, dans leur personne.

Tout homme se consacrant lui-même à Dieu, s'offrant à Lui, accomplit lui aussi ce sacerdoce royal, dans sa propre personne, en s'oubliant lui-même, en allant jusqu'à « haïr sa propre âme pour le Royaume de Dieu ».

Mais on ne peut accomplir ce sacerdoce que sur soi-même, en étant à la fois prêtre et victime de son propre sacrifice, acteur et victime de son propre martyr comme le fut le Christ. Personne ne peut sacrifier autre chose que sa propre vie, mais tous peuvent offrir leur vie pour les autres. Surtout, l'offrande ne peut s'accomplir que dans la puissance de l'Esprit du Christ qui appelle à cela et qui donne la force de l'accomplir jusqu'à son terme. Car finalement, ainsi qu'il l'a dit lui-même à de nombreux martyrs auxquels il se révélait avant leur passion, c'est Lui, le Christ, qui souffre en eux, c'est Lui qui témoigne en eux, à travers leurs membres déchirés.

Adorer et croire

Le terme employé dans le texte grec, traduit par « **adorer** » est le verbe « proskino » qui a une signification très concrète. **Il veut dire textuellement « se prosterner »**. il résume dans une action concrète tout un ensemble de gestes rituels inséparables de l'attitude intérieure qu'ils sont censés exprimer.

Adorer est différent de croire. L'adoration est la manifestation concrète de la foi, son extériorisation matérielle, notamment dans son sens culturel. C'est aussi une manière d'approfondir la foi en lui faisant quitter le stade de l'idée abstraite pour entrer dans le concret du geste et de la pratique.

Dans l'esprit sémitique croire sans adorer n'a aucun sens. **L'adoration est ce qui permet à la foi d'engager l'homme tout entier dans un acte volontaire :** dans son corps qui se prosterne, dans son âme qui s'humilie, dans son esprit qui s'ouvre à Dieu.

L'adoration engage l'homme dans son être profond, intérieurement ; en tant qu'acte corporel, elle devient en même temps un témoignage extérieur, visible aux yeux des hommes.

Croire sans adorer n'est pas vraiment croire ; il s'agit plutôt d'une sorte d'adhésion intellectuelle. Nous admettons l'existence de Dieu, mais cela ne débouche sur aucune réalité concrète, sans aucun engagement réel de notre volonté et de notre liberté.

Le sens de la prosternation

L'adoration va plus loin qu'un engagement et une confession de foi ; le sens même de « **se prosterner** » **signifie une humiliation intérieure devant Dieu.**

Or ce geste simple, mais si difficile à accomplir du point de vue psychologique, a une signification très profonde, notamment parce qu'il s'accompagne du signe de Croix.

Dans l'Eglise orthodoxe, ce geste consiste à se signer, puis à venir toucher le sol, soit de la main droite, par une simple inclination du buste (*on parle de petite métanie*) soit avec le front en se prosternant complètement (*il s'agit alors d'une grande métanie*).

Le signe de Croix nous marque du sceau de la Crucifixion : par lui nous sommes crucifiés avec le Christ. En nous inclinant jusqu'au sol, nous participons à son ensevelissement. En nous relevant, nous sommes ressuscités avec Lui. Par ce simple geste de piété personnelle, nous renouvelons dans notre prière le mystère du baptême que Lui-même nous a introduit dans la Pâque du Christ.

Ainsi, chaque jour, nous pouvons participer à l'abaissement du Christ dans la mort et à sa résurrection dans l'amour du Père. Chaque fois, nous accomplissons le même geste d'offrande au Père.

S'humilier devant Dieu

[...]. Plus nous nous abaissons, plus nous nous conformons à Son Fils, plus nous faisons de Lui un Père aimant. Il faut un certain temps pour comprendre que c'est là que se trouve la grandeur de l'homme.

L'acte d'adoration accompli par le Fils a représenté une humiliation, un anéantissement complet, une plongée dans le plus ténébreux de la détresse du monde. La Gloire de son sacerdoce n'a éclaté qu'après la résurrection.

Les fidèles ne peuvent éviter de passer par cette humiliation, cette descente dans les ténèbres de leur âme et d'être ainsi crucifiés avec le Christ, à l'image de saint Paul qui se déclarait « crucifié pour le monde, et le monde crucifié pour lui ».

Dépouillement et ouverture à Dieu

Cette humiliation permet de se détacher de l'illusion entretenue sur soi-même et sur son indépendance. Pour la plupart d'entre-nous, nous nous mentons à nous-mêmes, nous créons un personnage factice qui ne correspond pas à notre être profond. Nous estimons être des adultes qui savent ce qu'ils ont à faire alors que bien souvent nous agissons comme des inconscients qui refusent de prendre leurs responsabilités en se réfugiant derrière des faux-semblants.

S'humilier devant Dieu, c'est se dépouiller de tous ces mensonges pour que Dieu nous guérisse de nous-mêmes. En se laissant crucifier, on est exposé nu au regard de Dieu, sinon à celui des hommes (seuls les parfaits peuvent aller jusque là, à l'exemple du Christ).

Il ne s'agit pas de culpabiliser, ou d'entretenir sans cesse une vision négative de soi-même. Cette humiliation doit conduire à l'humilité, non à un complexe d'infériorité qui est une forme d'orgueil parmi d'autres.

L'humilité apprend à l'homme à se lire dans le regard de Dieu. Il découvre alors que le problème n'est pas, en premier lieu, de savoir s'il est bon ou mauvais, s'il a un défaut ou une qualité. Il prend conscience simplement qu'il « est », face à Dieu son Créateur, comme un être unique et irremplaçable, malgré des imperfections et sa banalité. La croix de cette humiliation nous fait accéder à la plénitude de l'être.

Le regard de Dieu nous fait échapper au tourbillon des questions inutiles que nous nous posons sans cesse. Il nous permet de nous découvrir nous-mêmes dans l'amour d'un Père qui ne peut pas ne pas nous aimer tel que nous sommes, puisque nous sommes ses enfants.

Forts de cet amour révélé, nous pouvons nous accepter tel que nous sommes et ne pas nous étonner de nos défauts, de nos limitations. Comment pourrait-il en être autrement face à la perfection de notre Créateur ?

Cette découverte est une libération. Le regard que l'on porte alors sur soi s'affranchit de toute complaisance. Dès ce moment, bien des questions inutiles s'évanouissent, bien des doutes, des interrogations, pour ne pas parler des hantises, se révèlent totalement vides de sens, comme tous les artifices du Malin.

A quoi bon nous agiter, courir, « à la poursuite du vent » comme dit l'Ecclésiaste, alors qu'il suffit de s'arrêter, de se prosterner devant Dieu en s'abandonnant à sa miséricorde et de le laisser tendre la main pour nous relever. Voilà l'accomplissement de notre sacerdoce royal !

Adoration et conversion

Tant que cet acte de dépouillement de soi et d'offrande volontaire n'est pas accompli en vérité et dans la profondeur du cœur, notre vie de prière est quasiment inexistante. Car il ne peut y avoir sans cela d'abandon, de confiance en Dieu ni, conséquence, d'humilité et de paix véritable.

Dans la Tradition orthodoxe, l'acte de se prosterner est justement appelé « métanie », mot qui vient du grec « métanoïa » qui signifie « conversion » ou repentir.

Le repentir est un retournement du cœur et de l'esprit, une prise de conscience fulgurante du besoin de salut et de la soif de Dieu. Il conduit directement à l'offrande au Père.

La conversion véritable n'est jamais désespérée. Prendre conscience de sa soif de Dieu, c'est en même temps recevoir la grâce de Dieu venant l'étancher. Non seulement on réalise cet état, mais on voit se dégager devant soi la voie qui permet de s'en sortir et de s'avancer vers Dieu. Celui qui se lamente sur lui-même sans se tourner vers Dieu tombe dans le désespoir qui est une négation de Dieu.

La conversion profonde dépasse totalement la vague croyance en un Dieu Créateur, comme on adhère à une hypothèse scientifique ou philosophique [...].

Le mensonge des idoles

[...]. Seule notre offrande à Dieu nous permet de nous revêtir de notre honneur véritable. Car nous sommes alors revêtus de la même dignité que celle du Christ, nous nous conformons à son sacrifice et, par lui, nous accédons à un statut dans l'ordre créé que même les démons nous envient [...].

En idolâtrant des êtres créés, on se retrouve dépouillé de tout, dans un dénuement navrant, à la merci de tous les malheurs du monde. Rien ne nous est donné en retour qui soit authentique et qui puisse nous apporter la vie.

C'est ce qui explique la violence de l'Ancien Testament, la force avec laquelle les Prophètes se sont élevés contre les déviations d'Israël. Car l'idolâtrie était une tentation permanente pour le Peuple élu, dans le risque de perdre son âme et de réduire à néant l'Alliance de Dieu.

L'homme moderne est tout autant soumis à cette tentation. Les idoles ont changé de visage, l'adoration qui leur est vouée n'a plus la même forme. On ne va plus sacrifier ses fils ou ses filles, mais on y perd quand même son bien le plus précieux : sa dignité humaine. Le mensonge demeure et la mort spirituelle guette toujours ceux qui se laissent bernier par leur néant. Il vaut mieux être franchement un athée soucieux d'intégrité, que de se souiller dans des croyances et des superstitions ridicules.

Le danger n'est pas seulement de se dépouiller dans le vide ; en détournant l'adoration de son but véritable, en la perdant vers le néant, on obstrue la voie par laquelle Dieu peut aller vers nous.

Un Athée qui refuse toute forme de foi par intégrité et honnêteté personnelle laisse une porte ouverte sur l'invisible et le silence de Dieu. Un homme qui se tourne vers des idoles pour étancher sa soif de Dieu ne peut plus recevoir le secours de Dieu, parce ses oreilles se bouchent, ses yeux s'obscurcissent et son illusion ne cesse de grandir jusqu'à l'aveugler complètement.

C'est pourquoi il faut que l'adoration du Père se fasse « en esprit et vérité ».

Hiéromoine Gabriel

(Extrait de la revue « Paix » - Trimestriel n° 93 – 1998 – Monastère orthodoxe Saint Nicolas de la Dalmerie)